



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CARRI

L'HERITAGE
d'un
COMEDIEN
PAR
PONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

Et la somnambule, après l'avoir touchée, dit à Samuel :
— Vous retrouverez cette personne demain, dans le bois de Boulogne à sept heures et demie du matin.
Samuel était sorti de chez la pytho-nisse moderne tout pensif.
— Nous sommes en novembre, s'était-il dit : on ne va au bois, dans cette saison, à sept heures du matin, que pour un duel.
Or donc, il avait attendu une querelle toute la journée, et la querelle n'arrivant pas, il avait pris le parti de faire comme le prophète, qui s'en allait vers la montagne, laquelle dédaignait de venir à lui.
C'était pour cela qu'il venait d'entrer dans le cabinet où Singleton rêvait d'amour, et où Anna s'essayait encore rêver de palissandre.
— Monsieur, dit Samuel en regardant beaucoup la jeune femme, étonnez-vous madame ?
— Il est probable que je la connais, puisqu'elle dîne avec moi, répondit Singleton.
— Je vous ferai observer, répondit Samuel, que ce n'est pas une raison absolue, car...
Il s'arrêta, mais il se mit à table. Singleton, et peufit, se leva.
— Ces crevettes sont détestables, dit Samuel avec le plus grand calme. Gargon, apportez-moi des huîtres. C'est monsieur qui paye !
— Monsieur Singleton, roudo honte et de colère, êtes-vous u ?



LA PECHE DE SIR JOHN

Bunting. — Je suis indépendant de Sir John, mais on met tous les poissons dans le même panier.
Sir John. — J'ai répudié le Mail mais cela n'empêche pas Langevin de mettre ses poissons dans le même panier que Bowell.

— Non, dit Samuel, mais madame me plaît, et je vais souper avec elle. On n'est pas baron pour rien. Baronne oblige, m'ordieu ?
Singleton prit une carafe d'eau frappée et en jeta le contenu au visage de Samuel.
Celui-ci prit la serviette d'Anna, s'essuya avec le plus grand calme et dit à Singleton :
— Veuillez me pardonner, monsieur, d'avoir troublé votre tête à tête. Nous nous retrouverons demain matin, au bois, dans un fourré, entre le jardin d'acclimatation et Madrid. Comme je suis l'offensé, je choisis le pistolet. A sept heures, je serai sur le terrain.
Singleton salua. Il était du club des mineurs, où tout ce passe dans les règles.
— Par exemple, ajouta Samuel, je vais vous donner un conseil. Madame est gentille...
Il assasina d'une ceillade la pauvre Anna, demi morte d'effroi déjà.
— Je vous engage à songer à elle, acheva Samuel. Ajoutez une ligne à votre testament...

Anna se prit à ressusciter, et cette fois, elle rêva tout de bon un mobilier en palissandre.
III
Barbu comme ces boues fantastiques dont les mégères de légendes se servaient pour aller au sabbat, la crinière épaisse, le teint olivâtre, les dents blanches, la bave charnue, plutôt petit que grand, souple en ses mouvements comme une couleuvre, la main fine et nerveuse, le pied cambré et mignon comme un pied de femme, un regard tantôt noir et profond, tantôt rêveur, parkis étincelant comme une lame d'épée au soleil, tel était le personnage que nous allons vous présenter.
Vous l'avez tous vu à Paris, la nuit, au café Anglais, le matin au bois, montaut une admirable juvénile irlandaise du nom de Miss Sarah.
A cinq heures, en été, il se promenait, un cigar aux lèvres, devant Tortoni.
On l'appelait don Ramon.
C'était un Espagnol, ne, disait-on, à Buenos Ayrs.

Etait-il riche ? On ne le savait pas ; il vivait de rien, comme les gens de sa race.
Sa vie passée était un mystère, son existence actuelle pareillement.
Un Anglais, courtier de cabinet, qui passa huit jours à Paris en allant à Madras, prétendit l'avoir connu en Ségambie, où il faisait la traite des nègres.
Un Américain, de New York affirmait également que don Ramon avait, à l'âge de vingt ans, essayé de révolutionner son pays ; qu'il avait été roi pendant vingt-quatre heures, puis condamné à mort, et qu'il s'était miraculeusement échappé.
De toutes ces choses-là don Ramon ne soufflait jamais un mot.
Il vivait sobrement, habitait un modeste entre-soi, avait un seul domestique et sortait à pied.
Cependant il soupait régalièrement, était d'un club bien connu, ne jouait jamais, et fumait des cigares de forme bizarre, qui, disait-il étaient fabriqués par de belles mulâtres nées et entretenues sur ses terres d'outremer.

Don Ramon dînait chez Biguon. Il dînait seul, et on lui gardait invariablement la même table, à gauche, près du comptoir, en entrant par la rue de la Chaussée d'Antin.
Ce soir-là, don Ramon était sombre comme une nuit d'hiver...
Son geste était saccadé : il s'était oublié à parler tout haut, ce qui ne lui arrivait jamais.
Comme il achevait son dîner, il entendit un grand bruit : c'était l'altercation qui avait lieu en premier étage, entre le baron Singleton et Samuel.
Don Ramon laissa échapper un geste de mauvais humour, le geste d'un homme qui n'aime pas être dérangé.
Mais, presque aussitôt, il vit paraître Singleton.
Singleton était un habitué de l'endroit ; il y rencontrait don Ramon journellement. Souvent ils s'étaient salués.
Le petit baron, — car il était plutôt nain que géant, — s'approcha de don Ramon et lui dit :
— Monsieur, si je vous demandais un service, me le refuseriez-vous ?
— Cela dépend, répondit don Ramon, qui était de mauvaise humeur. De quoi s'agit-il ?
— Un homme que je ne connais pas est venu me chercher querelle.
— A vous ? dit don Ramon.
Et l'œil du fils des tropiques s'emplit d'ironie.
On eût dit qu'il se demandait comment pourrait venir à quel-qu'un l'idée de chercher querelle à un enfant maigre et chétif comme Singleton.
— Qu'avez-vous donc fait, mon Dieu ? lui demanda-t-il.
— Rien.
— Et on vous a cherché querelle ?
— Oui.
— En êtes-vous bien sûr ?
Singleton, à son tour, regarda don Ramon et lui dit :
— Je vous affirme, monsieur, que ce que je dis est des plus sérieux.
— Soit ; mais comment cela vous est-il arrivé ?
— Je dînais avec une femme.
A ces mots, don Ramon bondit comme un homme qui, voulant s'asseoir, s'est assis sur un figot d'épines.
— Vous diniez avec une femme ? dit-il avec une émotion bizarre.
— Oui.
— Et... cette femme... l'aimiez-vous ?
— Je crois que oui... répondit Singleton, qui avait fait des progrès dans les découvertes de l'amour.
La poudre de riz et les yeux maquillés d'Anna lui traitaient déjà dans le cœur.
— C'est bien, dit don Ramon, qui